

compagnon de l'infortuné qui venait de payer son imprudence de sa vie.

Le chien enragé.

Simon Albouy, tisserand à Rodez, revenant chez lui vers les sept heures du soir, fit la rencontre d'un chien enragé, qui avait déjà blessé grièvement plusieurs personnes; cet animal se mit à le poursuivre. Albouy, après s'être adossé contre un mur, l'attendit avec courage, et l'animal, s'étant jeté sur lui, le mordit cruellement. Albouy cria au secours après s'être emparé du chien. « Je ne le lâcherai point, dit-il, je veux éviter qu'il fasse d'autres malheurs; apportez une hache, et brisez-lui les reins. Je répons de l'arrêter, et je sacrifie ma vie pour sauver mes concitoyens. »

Il s'exprimait ainsi, quand un gendarme, nommé Portal, entendit sa voix, accourut à son secours, et le vit aux prises avec ce gros chien, qu'il tenait par son collier et par les oreilles, ne cessant de demander une hache, afin, disait-il sans cesse, de le terrasser et d'empêcher qu'il ne fit d'autres victimes. Le gendarme frappa le chien de son bâton, trop faible pour le terrasser : mais un autre homme, armé d'un bâton plus massif, lui donna plusieurs coups si violents, qu'il l'étendit mort à ses pieds.

Un médecin, appelé sur-le-champ, constata qu'Albouy avait reçu de l'animal enragé quatorze blessures profondes. Il scarifia toutes ces blessures, en les brûlant avec le fer rouge, opération qu'Albouy supporta avec autant de courage qu'il en avait montré dans la lutte. « Opérez, allez toujours, disait-il au médecin, je ne crains rien, je suis content, en pensant que j'ai pu me rendre utile à mes concitoyens. »

Après avoir été malade environ quatre mois, le généreux Albouy a recouvré sa santé et ses forces.

Les enfants sous la glace.

[1780.]

Trois enfants étaient à jouer sur la glace qui couvrait un étang près de Versailles : la glace se brisa sous leurs pieds,

et ils furent engloutis. Personne n'osait aller à leur secours : on craignait de se hasarder sur cette surface fragile, et de périr avec eux. Dans ce moment, un jeune homme de quatorze ans s'avance : intrépide, il mesure de l'œil l'étendue du danger; puis, se jetant à genoux et levant les mains au ciel, il implore l'aide de Dieu : aussitôt il s'élance, fortifié par cette prière, s'ouvre un chemin au milieu de la glace qu'il brise lui-même, et parvient ainsi jusqu'aux malheureux enfants qui luttèrent contre la mort. Trois fois il parcourt la même route pour les sauver tous trois, et il les ramène sur le bord. Heureux alors, il les contemple avec ravissement; il cherche à réchauffer leurs corps transis de froid, et les remet bientôt entre les bras de leur mère.

Les enfants dans un puits.

Deux enfants de quatre ans jouaient ensemble sur la place publique de Gimont¹, exposés à tous les périls, comme il arrive partout où la maternelle institution des salles d'asile ne veille pas sur l'enfance. Ils montent sur le puits de la ville, y jouent, s'y précipitent. Tout le monde accourt. Mais que fera-t-on? On délibère, on se lamente. Tout le monde a perdu la tête. Seul un enfant de douze ans, Joseph Serres, se conduit en homme! Il demande une échelle. Elle est trop courte. On la tiendra. Il descend. Elle était trop courte en effet. Mais l'un des deux petits enfants est debout, tend les mains, aide à sa propre délivrance. En se penchant, Joseph peut le saisir; il le remonte péniblement, mais ne faiblit pas, ne se décourage pas, et le rend à ses parents.

Et l'autre! il n'a point paru. Il est sous l'eau. Il est perdu!... Joseph redescend, sans que de tous les assistants aucun se soit avisé au moins d'aller chercher une échelle moins périlleuse pour l'intrépide enfant. Cependant il va, il se baisse, il n'arrive point jusqu'à l'eau. Que fera-t-il? il se suspend, il se tient du pied au dernier échelon, puis il plonge, il cherche avec effort. On tremble pour tous les

1. Petite ville du département du Gers, à 23 kilomètres d'Auch.

deux. Un moment on ne voit plus rien, on le croit perdu. Il a senti l'enfant, il l'a saisi sans connaissance, mort peut-être. N'importe, il le rendra à la lumière. Comment s'y prend-il? On ne le sait pas. Dans les actions généreuses, on a, quand il le faut, une force surhumaine. Enfin, il reparaît avec son fardeau. Tous deux sont sauvés, car le petit enfant est rappelé à la vie.

Le passage obstrué.

[14 juin 1837.]

Une fête qui se célébrait au champ de Mars le 14 juin 1837 était terminée. Le champ de Mars était alors entouré de fossés et de grilles. La foule, pressée d'en sortir, avait obstrué le passage de la grille voisine de l'École militaire. Une femme, suffoquée, tombe; ceux qui la suivaient trébuchent sur elle, poussés par la foule croissante qui se précipite et qui les écrase sous ses pieds. De là un grand désordre, un affreux tumulte, des cris de détresse, des blessés, des mourants, des morts, des malheurs enfin dont le nombre aurait été incalculable sans le dévouement, la présence d'esprit, l'humanité intelligente d'un homme que d'autres hommes courageux se sont empressés d'imiter.

L'adjudant Martinel, du 1^{er} de cuirassiers, se trouvait en ce moment devant le quartier de son régiment, voisin de la grille : il entend le tumulte, il accourt, il se jette au devant de la foule, qu'il cherche à repousser de ses efforts, de sa voix, de ses prières, pour rendre plus libre le passage et pour en retirer les victimes; mais la foule, ignorante en même temps qu'épouvantée de ce qui se passe, pousse toujours en avant, s'amoncelle de plus en plus et accroît le péril de tous les efforts qu'elle fait pour en sortir. Dans la lutte, un if illuminé se renverse et barre le chemin. C'est presque vainement alors que le brave Martinel, aidé de quelques cuirassiers, s'efforce d'arracher les malheureux, renversés et blessés, à une mort imminente. Il a bientôt compris qu'il n'existe qu'un moyen de les secourir et de prévenir de plus grands désastres; ce moyen, c'est de couper la foule au dedans de la grille. Il court au

quartier du régiment : on sonne à cheval; il n'attend pas lui-même que les hommes de garde soient prêts, car il n'y a pas un moment à perdre. Entraînant sur ses pas quelques cuirassiers, il se jette à pied dans l'intérieur du champ de Mars; il se fait jour à travers la foule, qu'il écarte de toute sa force; il met pour arriver au plus fort du péril toute l'ardeur que les autres mettent à s'en tirer. Il y pénètre enfin, guidant le cuirassier Spenlée, qui, seul de ses camarades, a pu continuer à le suivre, et là, s'adossant à la foule, il travaille avec une admirable énergie à dégager le passage, à relever ceux qui ne sont plus, à sauver ceux qui respirent encore. Un vieil invalide et un jeune soldat sont emportés dans ses bras et arrachés par lui à la mort, et successivement un jeune garçon, une femme, une petite fille, neuf personnes enfin. On le voit sortir, rentrer sans cesse; en tirant des victimes de la foule, il a failli y rester; n'importe, il y revient pour en chercher encore; il ne croit jamais avoir fini sa tâche. Épuisé, haletant, il poursuit sa besogne héroïque au péril continuel de sa vie, donnant à tous l'élan, encourageant tout le monde de sa voix comme de son exemple. Le cuirassier Spenlée, électrisé par lui, sauve à la fois de la terrible bagarre un homme et un enfant. Le porte-étendard Mitz se précipite pour délivrer une femme qu'on écrase; le lieutenant Gruss, qui emportait dans ses bras une jeune fille sans connaissance, se fait encore mettre un jeune garçon sur les épaules, et lutte une demi-heure contre la foule sous ce double fardeau; il tombe; près de périr, Martinel, renversé lui-même, était sur le point de succomber.

C'est alors qu'on vit un curieux et touchant spectacle; c'est alors qu'un piquet de cuirassiers, envoyé pour mettre une digue à l'immense flot qui envahissait la grille, parut de loin au-dessus de la foule, exécutant la manœuvre de salut dans cette mêlée d'espèce nouvelle. On voyait ces braves, consternés et silencieux, s'avancer pas à pas, lentement, avec prudence, sur des chevaux qui, comme s'ils eussent été intelligents de l'humanité de leurs maîtres, semblaient marcher eux-mêmes avec précaution. Il était

touchant de voir de tous côtés des mains s'élever vers eux comme vers des libérateurs et leur tendre des enfants dont ils chargeaient la croupe et le cou de leurs chevaux. A force de lenteur et de ménagement, un à un, deux à deux, en longue et patiente file, ils sont parvenus à enfoncer peu à peu la foule; ils l'ont enfin coupée : ils ont posé la digue à la masse immense. La grille est dégagée, les communications sont rétablies, le peuple s'écoule. On établit dans la caserne des ambulances; on apporte les blessés, on leur prodigue les soins les plus délicats et les plus attentifs.

On demanda aux officiers et aux soldats, qui, dans cette journée, avait mérité le prix de l'intelligence et du dévouement; tous, d'une voix unanime, le discernèrent à Martinel.

§ IX. GÉNÉROSITÉ.

Celui qui fait ce qu'il doit est juste celui qui fait plus qu'il ne doit est généreux. (B.)

La probité a ses limites, et, pour le commun des hommes, c'est beaucoup de les atteindre, mais la vertu et la générosité peuvent s'étendre à l'infini; on peut toujours en reculer les bornes : on ne les passe jamais. (*Cours de morale.*)

L'homme généreux répond aux injures par des bienfaits, et aux bienfaits par des bienfaits plus grands. (B.)

En rendant le mal pour le mal, vous irritez ce que vous condamnez; en vous vengeant par des bienfaits, en faisant du bien, et en le faisant à un ennemi, vous méritez une double gloire. (M^{me} DE LAMBERT.)

Cette supériorité d'une âme qui ne connaît rien au-dessus d'elle que la raison et la loi, cette fierté généreuse d'un cœur sincèrement vertueux, qui ne se propose jamais d'autre récompense que la vertu même, voilà la grandeur d'âme. (D'AGUESSEAU.)

Le champ d'orge.

[XVIII^e siècle.]

Dans le siècle dernier, pendant les guerres des Français en Allemagne, un capitaine de cavalerie est commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie et se rend dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire où l'on ne voyait presque que des bois : il

aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; il en sort un vieux paysan à barbe blanche : « Mon bon père, lui dit l'officier français, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, » répondit le vieillard. Ce bon homme se met à la tête des cavaliers et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge : « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Venez un peu plus loin, lui dit son conducteur, vous serez plus contents. » Continuant à marcher, ils arrivent à un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche l'orge, le met en paquets et repart. L'officier dit alors à son guide : « Vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité : le premier champ valait mieux que celui-ci. — Oui, monsieur, reprit le consciencieux vieillard; mais celui-ci m'appartient et l'autre n'est pas à moi. »

Le bien pour le mal.

Dans une petite ville d'Allemagne vivaient deux hommes dont le métier était de fendre et de scier du bois. Hans, c'est le nom de l'un d'eux, était jaloux d'Heinrich son confrère, qui était bien plus souvent employé que lui. Cette préférence était toute naturelle; car Hans était brusque, grossier, importun, et l'on ne venait jamais à bout de le contenter. Heinrich, au contraire, acceptait avec reconnaissance ce qu'on lui offrait, quelque peu que ce fût : aussi il arrivait souvent qu'on lui payait au delà de son salaire, et il avait tant d'ouvrage qu'il ne pouvait y suffire. Hans ne passait jamais dans la rue où travaillait son confrère sans lui jouer toutes sortes de mauvais tours : tantôt, comme par accident, il lui renversait son chevalet; tantôt il coupait la corde de sa scie, ou, s'il pouvait s'emparer de sa cognée, il en brisait le manche.

On conseillait alors à l'offensé de porter ses plaintes au magistrat : « Non, disait-il, tant qu'il me restera des bras, Hans ne m'empêchera point de gagner mon pain. » Et il souffrait avec patience.